Iluminaciones en la sombra (1910) d'Alejandro Sawa et le modernisme : mélange des genres, fusion des Arts

Les lettres espagnoles de la fin du XIXe au début du XXe, pénétrées de l'idée de décadence et donc de changement, acceptent/accueillent un déplacement de l'écriture vers un brouillage des frontières génériques et artistiques, ouvrant la brèche à la crise du roman d'une part et le renouvellement de la poésie moderne d'autre part. L'idée de transgression semble présider une époque fin-de-siècle dont le journal posthume posthume d'Alejandro Sawa, *Iluminaciones en la sombra* (1910) en offre une illustration.

Je me propose en un premier temps de dégager le sens de cette œuvre dans le parcours littéraire de l'auteur, en soulignant tout particulièrement sa particluarité générique, polymorphe, plurielle. Puis, ce livre, tentative de reconstruction d'un moi mouvementé, nous mènera en un second temps, à apprécier l'esthétique moderniste, qui se manifeste par la recherche d'une expérience sensorielle et artistique nouvelle où les « parfums, les couleurs et les sons se répondent » et où, enfin, les arts fusionnent.

I- Alejandro Sawa : une vie de transgression(s)

Alejandro Sawa est un écrivain bohème au parcours instable et chaotique, marqué par l'errance autant physique qu'esthétique.

Né à Séville le 15 mars 1862, il arrive très jeune (vers 1881) à Madrid pour se faire un nom et publie une série de romans plutôt d'obédience naturaliste dont certains titres sont remarquables comme *La mujer de todo el mundo* de 1885, qui décrit et fustige la corruption du clergé et de l'aristocratie, tout en s'intéressant de façon déjà moderniste à la beauté du corps féminin et *Declaración de un vencido* de

1887, récit autobiographique écrit sous forme de réquisitoire contre la société et qui augure la difficulté pour Sawa de s'adapter à la société de son temps. Justement, Sawa avait besoin de s'évader. Il arrive à Paris qui l'a toujours fasciné dans le courant de l'année 1890.

Il participe à la vie de bohème littéraire du Quartier Latin et, comme nombre d'espagnols exilés, collabore aux éditions Garnier à l'élaboration d'un dictionnaire encyclopédique et traduit même les frères Goncourt. Alejandro Sawa, dès son arrivée à Paris, prend très vite contact avec le groupe symboliste de la revue *La Plume*; il est admis à participer aux dîners hebdomadaires « de ces nouveaux décrocheurs d'étoiles » (« los nuevos perseguidores del ideal » (Rubén Darío), organisés par Léon Deschamps. Rubén Darío évoque dans son précieux prologue à *Iluminaciones en la sombra*, cette première expérience de Sawa à Paris.

C'est donc l'époque où Sawa se lie d'amitié avec presque tous les grands écrivains du moment tels que Paul Verlaine, Charles Morice, Jean Moréas, Gabriel Vicaire, Louis Le Cardonnel, Alphonse Daudet, etc., et aux côtés desquels il mène une vie intense et active (qui ne correspond pas forcément à une période de travail), qu'il décrit d'ailleurs avec précision dans son journal intime, *Iluminaciones en la sombra*. C'est à Paris aussi qu'Alejandro Sawa fait la connaissance de Rubén Darío et de Enrique Gómez Carrillo. Rubén Darío se rappelle particulièrement de l'amitié qui le liait à Sawa; c'est ce dernier, en effet, jouant à la perfection son rôle de « embajador plenipotenciario de la bohemia madrileña », qui le présenta au grand Verlaine, au café d'Harcourt. C'est justement avec Verlaine, « l'astre majeur de sa constellation de poètes et écrivains décadents » (« el astro mayor de aquella soberbia constelación de

poetas y prosadores decadentes »[1]) que Sawa lie une amitié profonde et fraternelle à tel point que cet « astre lumineux » rayonne de façon presque aveuglante dans ses écrits crépusculaires que sont *Iluminaciones en la sombra*. Il serait trop long de tout citer, mais nous croyons utile de transcrire un passage où Sawa révèle sa réelle amitié avec l'auteur de *Sagesse* :

> J'étais son ami. D'autres, supérieurs à moi, ont senti à son contact un homme de pierre. Pour moi, il était en chair, d'une chair spirituelle. Je garde encore en mémoire, et dans mon cœur, le souvenir de cette main chaude, affirmative dans l'amitié tel un jurement [2]

Enfin, la mort de Verlaine correspond aussi, pour Sawa, à la fin de ce séjour doré dans sa vie.

Alejandro Sawa revenu à Madrid en 1896 continue à s'installer dans une vie en marge de ses contemporains, décalé par rapport à la réalité espagnole. Il se décrit comme quelqu'un d'étranger à lui-même «je suis l'autre » (« yo soy el otro ») dans un autoportrait inséré dans son journal intime publié à titre posthume, *Illuminations dans l'ombre* (*Iluminaciones en la sombra*). Il s'y définira encore comme un « extemporáneo » c'est-à-dire un étranger à son temps, à son pays, désireux de conserver sa particularité bohème confirmée lors de son séjour dans le Paris verlainien. Il ne pourra plus se contenter pour mesurer son temps de la sphère normale d'une horloge : « mi cronología no se mide en la esfera de los relojes »[3]. Selon Manuel Machado, il déclamait dans les rues madrilènes des vers du

[1] Nicasio HERNÁNDEZ LUQUERO, « Alejandro Sawa, un olvidado », *ABC*, 22/05/1974.
[2] « Yo fui su amigo. Otros, superiores a mí, sintieron a su contacto un hombre de piedra. Para mí fue de carne, de carne espiritual ; aún guardo en la memoria de mi corazón el recuerdo de su mano cálida, afirmativa en la amistad como un juramento » (Alejandro SAWA, *Iluminaciones en la sombra*, Madrid, Nórdica Libros, 2009, p.182).
[3] SAWA, *Op. cit.*, p.45.

Pauvre Lélian, il avait perdu son espagnolisme, « conquis par le sortilège du quartier latin » (« conquistado por el sortilegio de París y del Barrio Latino »[4]).

Le virus parisien s'était répandu dans ses veines et il ne jurait plus que par ses souvenirs de cette « saison à Paris ». Le prologue de Rubén Darío au « libro de tribulaciones y esperanzas » qu'est *Iluminaciones en la sombra* nous éclaire justement sur cet esprit « parisianiste » d'Alejandro Sawa :

> C'est ainsi que je l'ai trouvé à Madrid des années après notre séjour au Quartier Latin. Il ne pouvait cacher la nostalgie de l'ambiance parisienne et il se sentait étranger dans son propre pays, déraciné sur sa terre natale. […]. Le problème c'est qu'il avait toujours présente la vision de sa Lutèce. Il ne pouvait dire deux mots sans qu'il y ait une citation ou une réminiscence française. Il exposait avec joie ses souvenirs littéraires, ses intimités avec des écrivains et des poètes. [5]

Alejandro Sawa s'éteint aveugle et fou le 03 mars 1909.

Se sentir étranger à son propre pays, ne plus se sentir maître de sa volonté c'est transgresser dans le cas de Sawa le code de la vie bourgeoise, une vie rangée et méthodique. Sawa, fait basculer son moi vers une « dépersonnalisation » propre à l'attitude artiste, qui se veut insaisissable, libre ainsi que l'atteste dans l'une de ses chroniques sur la bohème Enrique Gómez Carrillo (1873-1927) l'un des

---

[4] Allen W. PHILLIPS, *Alejandro Sawa, mito y realidad*, Madrid, Ediciones Turner, 1976, p.67.

[5] « Tal le encontré en Madrid años después de nuestra temporada del Barrio Latino. No podía ocultar la nostalgia del ambiente parisiense, y se sentía extranjero en su propio país, desarraigado en la tierra de sus raíces. [...]. El hecho es que él siempre tenía presente su visión luteciana. No hablaba dos palabras sin una cita o reminiscencia francesa. Exponía contento sus literarios recuerdos, sus intimidades con escritores y poetas » (Rubén DARÍO, Prologue à *Iluminaciones en la sombra*, *Op. cit*, p.31-32).

contemporains de Sawa qu'il loue le plus : « être bohème, dans le monde des races errantes, comme dans celui des artistes passionnés, c'est ne pas avoir un foyer fixe et aller sur les grands chemins à la recherche du bonheur intangible »[6].

Ainsi, si la trajectoire vitale de Sawa se place sous le signe de la transgression, du moins du décalage et de la marge, il en va de même, de façon simultanée, avec son œuvre crépusculaire, qualifiée de « journal de tribulations et d'espoirs » (« dietario de tribulaciones y esperanzas »), c'est-à-dire *Iluminaciones en la sombra*.

II- *Iluminaciones en la sombra* : le genre intime dans tous ses états

Mais qu'est-ce que ce texte ? Dans quelle mesure participe-t-il vraiment à définir une « écriture transgressive » ?

Revenons à l'origine du titre même qui fait appel à de nombreuses références culturelles.

Ce titre symbolique *Illuminations dans l'ombre* est la somme de plusieurs titres de la littérature française, plutôt fin de siècle. Sawa a d'abord écrit ses *Iluminaciones* en français et le titre originel était *Rayons dans l'ombre*, clairement inspiré du recueil de poèmes de Victor Hugo –l'une des figures littéraires les plus appréciées de l'auteur espagnol-, *Les rayons et les ombres* (1840). Quant au titre espagnol, *Iluminaciones en la sombra*, l'empreinte rimbaldienne est évidente (les *Illuminations* de Rimbaud ont été composées entre 1871 et 1874, puis publiées par Verlaine en 1886). Un titre hautement significatif également de la valeur de testament littéraire que revêt cette dernière œuvre d'Alejandro Sawa, lequel, à l'approche de la mort, livre ses ultimes pensées, les « illuminations » qui ont éclairé

[6] Enrique Gómez Carrillo, *« La bohemia eterna »*, *El primer libro de las crónicas*, *Antología*, Guatemala, Librerías Artemis Edinter, 2004, p.118. (« Ser bohemio, en el mundo de las razas errantes, como en el de los artistas apasionados, es no tener un hogar fijo y correr por los grandes caminos buscando la dicha intangible ») Toutes les traductions sont de l'auteur.

sa vie « sombre ». Un titre également jouant sur l'ambivalnce et l'ambigüité de l'être ou du moi tentant de rectifier une vie gâchée ou tortuée par le lanque de volonté ainsi que l'affirme l'auteru dès la première page : citer p.37.

Au-delà de la signification presque polyphonique du titre, c'est le corps de ce texte vivant (« páginas que vibran » écrit l'auteur, « pages qui palpitent ») et le genre auquel il se rattache qui attire ici tout particulièrement notre attention.

IES appartiennent au genre de la l'écriture autobiographique et plus exactement au genre de la littérature du moi, du journal intime que nous pouvons qualifier de poétique et journalistique dans le cas de Sawa, un genre que Pierre-Jean Dufief définit de « quasi-simultanéité avec la vie » (p.107). Cependant, même si ce genre se définit par sa liberté formelle, par son polymorphisme , on ne peut s'empêcher, à la lecture de cette œuvre d'y voir la volonté de transgresser le code même de ce type d'écriture. En effet, si le propos majeur de Sawa est de réparer ou de rectifier une vie indisciplinée, marquée par le manque de volonté et la fluctuation, en se promettant en un pacte de sincérité avec son lecteur, de reconstruire un moi mouvementé, propre à l'autobiographie, l'auteur perd vite de vue ses bonnes intentions et se laisse envahir par ses sensations, ses impressions et un moi dépersonnalisé qui lui échappe ne trouve de sens qu'en l'autre c'est-à-dire chez les multiples écrivains, poètes ou hommes politiques qui jalonnent la composition hétéroclite de son texte vibrant de sincérité par ailleurs. Sawa propose ainsi un journal intime qui n'est plus seulement défini par une datation exacte des événements ou la compilation minutieuse et anecdotique de ses états d'âme. Il greffe de nombreux textes appartenant à des genres différents, pratiquant une transgénéricité tout à fait moderniste : chroniques, majoritairement, mais aussi, articles, contes, poèmes en prose qui, on peut le souligner, appartiennent tous au genre des récifs brefs, intenses. La chronique, elle-même très prisée par les auteurs

fin-de-siècle espagnols, se définit par son indétermination ainsi que le rappelle une fois de plus Enrique Gómez Carrillo :

> Es, además, un resumen de la literatura de cada país, de cada generación. Los noveladores, los poetas, los filósofos, los publicistas se especializan cada día más. Los cronistas, no, porque son de consuno noveladores y poetas, filósofos y publicistas, psicólogos y artistas. El universo entero les pertenece... [7]

Iluminaciones en la sombra, «ce livre-miscellanées » (« aquel libro misceláneo »), paru à titre posthume en 1910 grâce aux soins personnels et généreux de son épouse, Jeanne Poirier, et de deux des plus grands amis de Sawa, Ramón del Valle-Inclán et Rubén Darío, constituent un recueil d'articles journalistiques, de pensées intimes, quotidiennes, d'« iconographies » personnelles dépeignant les figures littéraires ou publiques estimées de l'auteur (Verlaine, Baudelaire, Musset, Poe, Charles Morice, Enrique Gómez Carrillo, Julio Burell, Louise Michel...). Il définira lui-même son dernier livre comme « un libro de crítica e intimidades ». Texte hybride, d'accueil d'éléments provenant d'autres arts tels la musique, la peinture et la sculpture. Charles Baudelaire avait ouvert la voie avec la réponse synesthésique à l'éveil des sens poétiques à travers son vers très célèbre : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent». Verlaine ajoutera « de la musique avant toute chose ». Alejandro Sawa qui se réclamera de ses deux poètes symbolistes amènent dans sa prose fin-de-sècle espagnol les ingrédients de cette sensibilité qui est connu sous le nom de modernisme en Espagne : Juan Ramón

[7] Enrique GÓMEZ CARRILLO, « La crónica parisiense », *El Liberal* (3 de febrero de 1902), cité dans Machado, Manuel, *Impresiones. El modernismo. Artículos, crónicas y reseñas 1899-1909*, Valencia, Pre-Textos, 2000, p.22-23.

Jiménez, grand poète espagnol, définit ce mouvement comme une puissante « attitude ». « El modernismo es la forma hispánica de la crisis universal de las letras y del espíritu que inicia hacia 1885 la disolución del siglo XIX y que se había de manifestar en el arte, la ciencia, la religión, la política y gradualmente en los demás aspectos de la vida entera, con todos los caracteres, por lo tanto, de un hondo cambio histórico cuyo proceso continúa hoy » témoigne Federico de Onís dans l'introduction à son *Antología de la poesía española e hispanoamericana* publiée en 1934.

Valle-Inclán, poète, romancier et dramaturge, s'intéresse à ce modernisme hispanique dans un article « Modernismo » paru en 1902 dans *La Ilustración Española y americana*, qui va puiser autant dans « La symphonie en blanc majeur » de Théophile Gautier, où les arts fusionnent (danse, musique, peinture, sculpture) que dans les « Correspondances » où les sens se répondent que dans le Rimbaud des « Voyelles » associée aux couleurs (« A noir, E bleu, I rouge, U vert, O jaune ») que Sawa imite d'ailleurs en associant des noms d'écrivains à des couleurs[8].

Sawa est un auteur influencé par ses lectures des symbolistes français, Baudelaire et Verlaine, « le grand manipulateur des nuances »[9]. Charles Baudelaire fera d'ailleurs l'objet de sa première « iconographie » c'est-à-dire description personnelle de l'homme de lettres et de son œuvre. « Iconographie » est bien un terme pictural et ce réseau lexical se répand d'autant plus qu'arrivé à Verlaine, il le place a cœur de son journal intime, il le place au centre de ce musée intérieur. Le choix d'une terminologie picturale renvoie aux choix esthétiques de Sawa qui

[8] « Hugo es rojo ; Lamartine, azul ; De Vigny, policromo, como una bandera lejana flotando al viento ; Baudelaire, cárdeno y también verdoso, como los zumos de las plantas letales ; Musset, sonrosado, al modo de las mallas de las bailarinas. Sólo Verlaine es plural de tonos, porque su alma irreductible estaba formada solo de matices », Sawa, *Op. cit.*, p.140.

[9] *Ibid.*

renvoient eux-mêmes au mouvement ou attitude du modernisme hispanique. Pour lui, les idées sont autant de fleurs cueillies dans le grand jardin de l'Art [10] et dont le parfum, dangereux ou apaisant, l'envahit. Il compare en effet son esthétique à une alchimie de parfums. Sawa est dominé artistiquement dans son écriture par la couleur bleue qui domine sa vie et préside son existence. Le bleu c'est l'azur c'est-à-dire l'Art : « Oui, l'art, c'est l'azur » avait écrit Victor Hugo (auteur cher aussi à Sawa) dans la deuxième partie de William Shakespeare en 1864, autre texte hybride, entre biographie et essai sur le romantisme. Sawa transforme ou transgresse artistiquement la réalité, sa circonstance. Pour lui, le balcon de l'appartement qu'il occupe à Madrid dans les années 1900 donne non pas sur une rue mais sur la liberté et la vie. Dédoublant sa perception, il voyage dans l'azur sans fond et à la place de son bureau, qu'il a dû vendre pour survivre dans sa misère de bohème, il a placé un pot d'œillets. Ce passage de son journal intime hautement symbolique est digne d'un poème en prose.

Sawa fait éclater les normes génériques et artistiques dans *Illuminations dans l'ombre*. Pour le grand poète nicaraguayen Rubén Darío du recueil de poèmes *Azul* de 1888, salué par la critique comme le premier recueil moderniste, augurant la future révolution intellectuelle qui s'annonçait, le bleu est « la couleur de la rêverie, la couleur de l'art, une couleur hellénique et homérique, couleur de l'océan et du firmament. […]. J'ai concentré dans cette couleur céleste la floraison spirituelle de mon printemps artistique »[11].

[10] « Yo las cojo a brazadas como las flores un alquimista de perfumes, por todos los jardines de la ideología » (*Op., cit*., p.231-232).

[11] Rubén DARÍO, « Azul… », *Páginas autobiográficas*, *Esencial*, Taurus, 1991, p.107.

Couleurs, sons et parfums se répondent et se répandent dans la prose symboliste et moderniste du journal intime de Sawa dans lequel il manifeste sa volonté certes de changer personnellement mais aussi, et surtout, de transgresser pour renouveler.

Cette volonté de modernisation ou de transgression est propre à d'autres auteurs tel que Manuel Machado, contemporain de Sawa à qui il consacrera d'ailleurs une épitaphe poétique très émouvante [12] en hommage au grand bohème qui était né pour le plaisir mais qui est mort dans la douleur, nous livre-t-il [13]. Dans son recueil de contes peu connu, *Rápidas*, composés de récits brefs, d'instantanés dont certains inspirés directement de son expérience bohème démontrent des audaces artistiques d'une écriture transgressive car désireuse encore une fois de rapprocher les arts. Ainsi, dans le conte intitulé « Estudiantina », le narrateur se propose de rappeler ses années d'étudiant sous forme d'un film narratif. Ainsi, l'écriture essaie d'épouser par sa forme la succession d'images ou de plans cinématographiques avec les ellipses proposées par les points de suspension, les groupes nominaux répétés, les sauts brusques d'un personnage à un autre, d'une scène à une autre. Et l'auteur de conclure : « Et maintenant… La lumière, fatiguée, de mon cinématographe ou vidéographe oscille tellement que je vois à peine les tableaux suivants se succéder… » [14].

Nous parlons de fusion des arts (littérature, musique, peinture, danse, sculpture, cinéma) propres à l'acceptation dans le modernisme de la polyphonie artistique comme volonté de transgresser les frontières de l'Art, de les fusionner : nous finirons par citer pêle-mêle, comme autant d'illustrations, les recueils *Museo* et *Teatro pictórico* de 1910 ou la section poétique « Estatuas de sombra » du recueil

[12] « A Alejandro Sawa (epitafio) » de Manuel Machado publié dans *El mal poema* (1909) puis *Dedicatorias*.
[13] « Jamás hombre más nacido / para el placer, fue al dolor / más derecho », *Ibid*.
[14] Manuel Machado, « Estudiantina », *Cuentos completos*, CLAN, 1999, p.154.

Alma (1898-1900) de Manuel Machado (1874-1947). Et chez Rubén Darío (1867-1916), « Sonatina » et « Sinfonía en gris mayor » de *Prosas profanas* (1896), renvoyant à l'alliance de la poésie à la musique et à la peinture en hommage, pour le second poème cité, à Théophile Gautier et à son poème « Symphonie en blanc majeur ».

Selon José Carlos Mainer, dans son essai *La Edad de Plata. Ensayo de interpretación de un proceso cultural (1902-1939)*, l'œuvre posthume d'Alejandro Sawa publié en 1910, *Illuminations dans l'ombre*, se présente comme une rupture moderniste dans la prose. A travers ce journal intime, l'idée de crise ou de transgression générique annoncée également par la publication de romans novateurs dans les années 1902 et l'émergence du modernsime, s'enracine davantage au début du XXe siècle. Ce travail de brouillage des frontières génériques se prolonge de nos jours avec la publication à presque 100 ans d'écart du journal intime *Dietario voluble* de Enrique Vila-Matas dont l'intention est exactement de confondre le lecteur qui pense assister à une révélation propre au genre annoncé dans le titre (littéralement, « Journal inconstant ») mais qui se rend compte de la supercherie car l'intime prend racine dans la sphère publique.